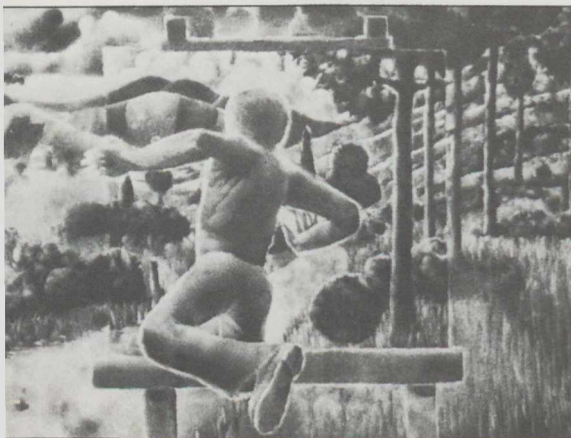

Films d'animation

Leaf, qui travaille depuis environ cinq ans à la section d'animation de l'O.N.F. C'est une œuvre qui devrait mener loin sa réalisatrice. Les dessins, exécutés à l'aquarelle et à l'encre maniées avec les doigts, sont très riches, tant du point de vue du trait que



«Le Paysagiste» de Jacques Drouin

du point de vue de la peinture. Bien qu'il s'agisse de dessins animés – non pas au sens d'«images qui bougent», mais, selon l'expression de McLaren, de «mouvements dessinés», des «images qui bougent», n'ayant jamais réussi à faire un bon film d'animation – l'expression est proprement cinématographique, comme dans un long-métrage: gros plans, qui apparaissent d'abord, dimension vécue des dessins qui donne à l'histoire une réelle intensité. Caroline Leaf a su rendre sensible, dans ses dessins, dans leurs transformations, dans les couleurs, dans le mouvement général du film, l'humour lucide et tendre-amer si particulier de l'auteur de «L'Apprentissage de Duddy Kravitz». «The Street» n'est pas seulement un film plein d'invention graphique et bien maîtrisé techniquement, mais un film qui touche, qui fait mouche à chaque séquence. Belle performance pour un film d'animation.

Caroline Leaf, décidément la grande révélation de la compétition, a aussi remporté le premier prix de la

catégorie des films d'animation pour enfants avec «le Mariage du hibou». C'est l'histoire, belle et triste, d'un pauvre hibou qui a épousé une de ces splendides oies blanches de l'Arctique canadien et fait de grands efforts pour suivre, dans leur migration annuelle, son épouse et sa progéniture qui a hérité des longues ailes de la mère. L'épreuve est trop rude et le malheureux hibou, épuisé, s'enfonce dans l'eau noire d'un lac à une halte. Ce conte esquimau, d'amour et de mort, a aussi une philosophie: il est dangereux et vain d'aller contre les

L'Office national du film



L'office national du film, organisme d'Etat, est chargé de produire et de distribuer des films destinés à faire connaître le Canada aux Canadiens et à l'étranger. Il produit actuellement aussi bien des longs métrages que des courts métrages, qui sont projetés dans les salles de cinéma ou réalisés pour la télévision. Les films en 16 millimètres sont, pour la plupart, projetés dans les cinémathèques. Bien que n'étant pas vraiment une école de cinéma, l'Office a formé de nombreux jeunes cinéastes canadiens. Il accueille régulièrement des stagiaires étrangers attirés par la réputation que lui ont forgée ses réalisateurs de chercher des styles originaux et de ne pas hésiter à s'engager dans des voies nouvelles.

lois de la nature. Le film est moins riche et moins novateur que le précédent, mais il est très beau. Le graphisme, à la fois simple, expressif et nuancé, parvient à ne retenir que l'essentiel, mais tout l'essentiel; les tons, blanc du fond et sépia des formes (tons qui s'inversent à la fin de l'histoire) sont exactement ceux qui conviennent à une légende esquimaude et à une histoire sans fioritures. Un autre motif d'intérêt de ce film de sept minutes, produit conjointement par l'O.N.F. et le ministère canadien des affaires indiennes et du Nord, est la contribution apportée par les Esquimaux à sa réalisation. Caroline Leaf a travaillé suivant la technique du sable à partir de dessins de Nanogak et surtout le son et les voix, qui «collent» au dessin et à l'histoire et concourent avec le graphisme et les tons à créer le «climat» de la légende arctique, sont dus à quatre Esquimaux. Les quelques rares pro-

pos échangés au cours du film sont en langue esquimaude, brefs, nets, essentiels, comme la vie dans les neiges et les glaces de l'Arctique. C'est par sa beauté plastique et par sa poésie que ce film, fait pour les enfants, devrait séduire un large auditoire.

Jacques Drouin

«Le Paysagiste» réalisé par Jacques Drouin, qui est lui aussi un moins de trente ans, a reçu le prix spécial du jury. C'est une œuvre beaucoup plus esthétique que les deux précédentes. Jacques Drouin, qui a étudié la technique du pinscreen (écran d'épingles) à l'O.N.F. sous la direction de son inventeur, Alexandre Alexieff, a utilisé ce procédé pour son film. Alexieff n'a-t-il pas fait don à l'O.N.F. d'un écran d'épingles, estimant que l'organisme canadien était le plus apte à permettre aux jeunes créateurs du cinéma d'animation de poursuivre ses propres recherches? Cette technique donne de très beaux jeux d'ombre et de lumière et d'étonnants effets visuels. Jacques Drouin, qui n'a pas eu peur de l'utiliser, bien qu'elle soit très difficile, a réalisé un film qui possède une qualité de lumière, un velouté, un fondu qui en font une réussite esthétique certaine, même si cela gêne un peu d'un point de vue graphique. L'œuvre vaut aussi par la richesse des associations oniriques à la source des transformations de l'image – par exemple, lorsque le feuillage des arbres qui entourent la maison se transforme en visages – qui font d'elle quelque chose de surréel, une chute dans l'imaginaire.

Enfin, deux autres créateurs canadiens, David Cox et Lynn Smith, ont obtenu l'un, avec «Symbiosis», le premier prix des films d'animation de moins de trois minutes, l'autre, avec «Teacher, Lester bit me», le premier prix des films didactiques.

Le cinéma d'animation, d'une façon générale, a largement fait ses preuves depuis vingt-cinq ou trente ans et les films comme ceux que nous venons de citer tendent à montrer que le jeune cinéma d'animation canadien, notamment au sein de l'O.N.F., ne se porte pas trop mal. Bien des talents sont certes encore à découvrir en ce domaine où ils ne manquent pas. ■